

Le paysagiste ne doit pas réduire la nature à sa dimension productrice ou fonctionnelle, mais l'intégrer dans une dimension culturelle et même poétique.

MICHEL PÉNA

Grandeur Nature

Architecte-paysagiste de renom, Michel Péna entretient un rapport sensible avec chaque espace végétalisé qu'il invente. Dans les jardins qui poussent dans son sillage, que ce soit à Paris, Nice, Moscou, Pékin ou encore ici, au Kremlin-Bicêtre, cet amoureux du vivant défend avant tout le concept de « ville-paysage » pour réconcilier nature et culture.

Résider au Passage-des-Plantes lorsqu'on est paysagiste, il fallait le faire ! Installé sur sa terrasse où s'épanouissent palmiers, agapanthes et autres noisetiers, Michel Péna est dans son élément. Car pour cet homme de 68 ans, qui dit « *habiter le paysage* », la nature n'est pas qu'un simple ornement. Elle est à la fois la source de son inspiration et la racine de tous ses rêves d'enfant.

Une passion en germe

Jusqu'à ses cinq ans, le jardin d'enfant de Michel Péna n'est qu'un amas de tiges d'acier et de débris métalliques, que son père ferrailleur entasse pêle-mêle dans la cour de leur maison du Bouscat, près de Bordeaux.

Repères :

1955 :
Naissance au Bouscat (Gironde)

1983 :
Diplômé de l'ENSP de Versailles

1984 :
Installation au Kremlin-Bicêtre

1987-1994 :
Réalisation du Jardin Atlantique

2002 :
Création du Parc Pinel

« *Des roues de bagnoles et des carcasses rouillées, c'était ça mon jardin !*, explique-t-il sans détour. *C'est à ce moment-là que la nature a commencé à me faire rêver* ». Mais du rêve à la réalité, il y a loin. Sous l'influence de son père, qui l'imagine futur ingénieur en mécanique, il intègre le lycée technique de Talence. « *J'ai détesté ça. Entre deux cours, je prenais mon vélo pour aller me balader en forêt !* », rigole Michel Péna, qui, en 1973, finit par rejoindre une école d'architecture pour se détourner radicalement de l'entreprise paternelle.

Mais au bout de trois ans, son désir d'évasion et de verdure reprend le dessus lorsqu'il entame, en 1976, un tour de France à pied d'une durée de six mois. Dormant à la belle étoile, cheminant à travers l'Alsace, les Pyrénées, les Alpes et la Bretagne, Michel Péna se sent revivre dans les paysages qui attisent sa sensibilité. « *Quand je suis revenu, j'ai appris que l'École Nationale Supérieure du Paysage venait d'ouvrir ses portes à Versailles. J'ai aussitôt couru m'y inscrire !* ». Pour lui, c'est la révélation. Déjà réceptif à l'art sous toutes ses formes, le jeune homme découvre « *un métier à inventer* » qui fait le lien entre le souci de la nature et une approche culturelle. Un enseignement qu'il n'aura de cesse de mettre en pratique tout au long de sa carrière.

De Montparnasse à Moscou

En 1983, fraîchement diplômé, Michel Péna crée l'agence Parages en compagnie de Christine, qui deviendra son épouse un an plus tard et de François Brun, rencontrés à Versailles. Ensemble, ils s'installent près du canal Saint-Martin, dans de grands entrepôts en bois abandonnés où

la végétation a repris ses droits et qui accueillent artistes et architectes. « *Il y avait là un véritable bouillon de culture qui nous a permis de questionner notre approche du métier, se remémore-t-il. On voyait bien les besoins paysagers qu'il y avait à l'échelle des villes et des territoires. Mais comment faire une nature qui fasse rêver, qui soit incitative et désirable ?* ». Une problématique à laquelle le trio va pouvoir répondre en 1987, à l'occasion du premier grand projet de l'agence : celui de l'aménagement du Jardin Atlantique sur la dalle de la gare Montparnasse. « *Ce concours, nous l'avons remporté parce que nous étions décomplexés, en imposant notre propre vision du paysage, malgré toutes les contraintes techniques* », analyse le Kremlinois.

Après ce premier coup d'éclat, qui va occuper l'agence pendant sept ans, la notoriété de Parages grandit et les projets parisiens se multiplient avec, par exemple, le parc de l'hippodrome d'Auteuil, le parc des Guilands, à Bagnotlet, ou encore le parc des Terrasses du Soleil à Thiais. De plus en plus sollicité en province comme à Bordeaux, Nice ou Biarritz, le paysagiste désormais reconnu essaime aussi à l'étranger avec des réalisations à Pékin et à Moscou.

Empreinte locale

Entre temps, Michel Péna, dont les conceptions paysagères se sont affirmées, n'en oublie pas pour autant la ville qu'il habite depuis 1984. C'est ainsi qu'il conçoit le projet d'aménagement de la place Victor-Hugo autour de l'ECAM, mais aussi celui de la Nationale 7 avec un dessein ambitieux : faire pousser 800 arbres depuis la porte d'Italie jusqu'au cimetière de Thiais. « *Sur cinq ou six ans, nous avons planté des bouquets de chênes de Bourgogne et des pins parasols qui rythment l'itinéraire tous les 500 mètres, dans un environnement où n'existait alors que des voiries et des usines en ruine* », détaille le maître d'œuvre. Mais la réalisation qui reste emblématique aux yeux de nombreux Kremlinois demeure la création du parc Pinel, en 2002. Sur un terrain en friche utilisé comme parking et appartenant à l'hôpital Bicêtre, le paysagiste imagine de relier l'histoire culturelle de ce site classé avec sa conception de la nature en ville. « *L'idée était de s'inspirer du tracé originel tel qu'il figurait sur des cartes du XVII^e siècle, de conserver le porche d'entrée et l'ancienne morgue, pour en faire un lieu multi-usage avec des espaces partagés, un verger à pommes, des canaux et des chemins bucoliques invitant à la promenade* », précise-t-il.

Changer de mode de ville

Partageant aujourd'hui son temps entre l'assistance de maîtrise d'ouvrage et un rôle de conseiller auprès des villes, l'homme dit se situer « *dans une sorte de retraite qui ressemble à une forme de sagesse* ». Désormais, il se retranche une partie de l'année dans sa « cabane » des Cévennes, pour prendre de grandes inspirations. Celles-ci l'amènent à porter un regard éveillé sur son métier et les défis qui attendent la mutation des grands espaces urbains et ruraux, « *construits trop souvent sans projet global* ». Pour Michel Péna, « *le paysagiste ne doit pas réduire la nature à sa dimension productrice ou fonctionnelle, mais l'intégrer dans une dimension culturelle et même poétique* ». ■